

## H-France Forum

Volume 9, Issue 4 (Fall 2014), No. 3

Marisa Linton, *Choosing Terror. Virtue, Friendship, and Authenticity in the French Revolution*. Oxford and New York: Oxford University Press, 2013. x + 323 pp. Notes, appendix, bibliography, and index. ISBN: 9780199576302 (cl). US\$99.

Review essay by Guillaume Mazeau, IHRF/IHMC, Université Paris 1/Panthéon-Sorbonne

Nous qui vivons dans des démocraties libérales minées par la langue de bois, les affaires et le cynisme politicien : pouvons-nous réellement comprendre le projet politique tenté par les révolutionnaires de la fin du 18<sup>e</sup> siècle, fondé sur la vertu ? Dans son livre, Marisa Linton cherche à saisir une tension originelle de nos régimes démocratiques. En comparant les discours et pratiques politiques des dirigeants jacobins entre 1789 et 1794, elle tente de reconstituer et d'interpréter les stratégies tentées par ces derniers afin d'échapper à la contradiction qui se présenta rapidement à eux : comment concilier engagement pour le bien public et construction d'une carrière personnelle ? Comment à la fois respecter les principes de désintéressement, de sacrifice et de vertu, sur lesquels se fonde l'opposition à la corruption Ancien Régime, et leurs ambitions personnelles et intérêts particuliers, qui constituaient une indispensable source de courage et d'investissement politique, mais, en même temps, risquaient de mettre en doute la sincérité de leur action et de dénaturer la dimension morale de leur mandat ? La force méthodologique de ce projet apparaît d'emblée : évitant le piège classique consistant à surestimer l'impact des idées et discours, Marisa Linton choisit de les confronter aux pratiques et, surtout, de restituer l'historicité des possibilités d'agir (« agency ») de ces hommes qui durent faire des choix, dans des conditions souvent précipitées et lourdes de conséquences, dans un contexte d'exacerbation et d'instrumentalisation des émotions, auxquels l'auteur consacre une large place. Or selon Linton, l'autorité exercée par l'idéal de vertu et l'impossibilité de réellement percer à jour le degré de sincérité morale des nouveaux fondés de pouvoir de la nation, plongea ces hommes dans une insoluble contradiction personnelle et collective, exerça un grand rôle dans la radicalisation révolutionnaire et provoqua la « terreur politique », que l'on pourrait aussi traduire en Français par « terreur politicienne » des années 1793 et 1794. En ce sens, Marisa Linton rejoint souvent les analyses proposées par Jean-Clément Martin, insistant sur les stratégies, les calculs, le double jeu à la fois fait de pragmatisme et de cynisme, de ceux qui ont souvent vite appris à maîtriser les arcanes du jeu politique, après en avoir été les novices [1] et avant, bien souvent, d'en devenir eux-mêmes les victimes. Parce qu'elle provoque un renouvellement totalement inédit du personnel administratif, la Révolution est un moment exceptionnel d'ascension sociale, aiguise toutes sortes d'ambitions et amplifie ces tiraillements. En suivant chronologiquement les événements révolutionnaires, guidés par l'évolution des rapports de force entre les groupes politiques, Marisa Linton fait de la vertu, promue par les premiers jacobins, l'un des principaux moteurs de l'histoire révolutionnaire ; les lois de moralisation de la vie politique étant constamment utilisées comme des armes d'élimination de rivaux tout en étant parfois de sincères actes de renonciation au pouvoir : la loi du 16 mai 1791, interdisant aux députés de l'Assemblée constituante de briguer un second mandat, est ainsi à la fois un coup visant à extraire les triumvirs et leur entourage de la vie politique, mais également un véritable sacrifice politique collectif, visant à éviter le cumul des mandats dans le temps. Soucieuse de débusquer les raisons d'agir des révolutionnaires, dans la lignée de ses intéressants travaux précédents sur l'amitié en politique [2], Marisa Linton montre comment l'amitié, les réseaux régionaux et personnels, contribuent au moins autant que les principes moraux à déterminer les choix et engagements individuels de ceux qui, comme Danton, Brissot, Desmoulin ou Robespierre, se présentent pourtant comme les champions de la vertu. Utilisé comme rhétorique pour dénoncer les opposants, de plus en plus lié à la peur de la conspiration, le discours de la vertu devient ainsi un des moteurs d'une dynamique incontrôlable aboutissant à la « Terreur politique » des années 1793-1794. Marisa Linton montre ainsi combien après 1792, une fois arrivés au pouvoir, même s'ils travaillent leur image d'hommes vertueux (il y a de beaux passages sur les stratégies de communication de Brissot, parlant simple, s'habillant à la mode puritaine), les Girondins n'échappent pas à la contradiction qui, avant eux, avait déjà perdu les

triumvirs. Continuant de faire la politique dans les sphères privées des réseaux amicaux et familiaux, perpétuant certaines des pratiques d'Ancien Régime, les Girondins parviennent à capter le script révolutionnaire de la vertu, ce qui permet de les distinguer de leurs rivaux Montagnards, dont ils sont, selon l'auteur, en réalité idéologiquement assez proches. Devenue une arme de guerre intérieure, la vertu permet de distinguer les camps et de marquer et radicaliser artificiellement des positions. Jouant un grand rôle dans la construction d'une culture de guerre civile opposant amis et ennemis, la morale serait devenue un outil de structuration du champ politique ainsi qu'une arme d'élimination des opposants. Bien sûr, cette stratégie cannibale emportera les Girondins à leur tour. Prêt à utiliser, le schéma se rejoue à chaque fois : après la défection de Dumouriez en mars 1793, les Girondins peuvent être taxés de corrompus puis éliminés, censés avoir trahi les valeurs fondamentales de la Révolution. Un des arguments intéressants de ce livre est précisément de montrer combien la configuration que l'on appelle la « Terreur » résulte d'une construction graduelle et collective résultant de choix politiques, mais également d'une puissante arme politique sur laquelle tous les protagonistes finissent inévitablement par se brûler les mains. Et lorsqu'au printemps 1793, les Montagnards installent les institutions d'exception, et commencent à concentrer le pouvoir au sein de la Convention et de ses comités, ils saisissent la nature du risque. Le choix d'un Cincinnatus, c'est-à-dire d'un homme à la fois fort et vertueux, fait alors de Robespierre l'« Incorruptible » de la situation. Cependant, ces hommes n'échappent pas eux non plus à la réalité du pouvoir et ce moment, compris entre l'automne 1793 et le printemps 1794, constitue l'apogée de la lutte entre factions. Comme souvent dans ce livre, ce sont les pages dans lesquelles Marisa Linton s'attarde sur un exemple développé qui sont les plus réussies : à l'automne 93, l'ancien « procureur de la lanterne » décide de s'opposer à Robespierre, son ancien ami et compagnon de lutte, et de critiquer publiquement la dureté de la politique de salut public. Restitué dans son contexte précis ainsi qu'à la lumière de la trajectoire de Desmoulins, ce choix se situe bien dans la portée de l'objectif de Marisa Linton, soucieuse de montrer l'imbrication des influences idéologiques, politiciennes, personnelles et émotionnelles dans le revirement de celui qui, loué comme une victime après la chute de Robespierre, avait pourtant dû, comme la plupart de ses contemporains, se salir les mains à plusieurs reprises. Mais comme une machine tournant à vide, la vertu ne devient, dans les mois qui précèdent juillet 1794, qu'un produit de la peur. Le coup de thermidor an II, éliminant Robespierre sans violence, assurant une transition d'une douceur relative vers un régime plus modéré, vient précisément de ce refus de la peur.

Comme ces lignes le montrent, c'est un livre stimulant à plus d'un titre par les questions qu'il pose. Mais c'est aussi à cet endroit qu'il révèle quelques angles morts et qu'il peut susciter de vrais débats. Ce livre propose une thèse forte et pose des questions fondamentales qui méritent d'être précisément discutées : c'est dans cet esprit qu'il faut lire les lignes qui suivent. Qui trop embrasse mal étroit ? Au regard des vastes ambitions affichées en introduction, le résultat laisse parfois le lecteur un peu désorienté. En effet, après avoir refusé de faire de la « dynamique révolutionnaire » le simple produit d'une idéologie préexistante aux événements, mais en faisant plutôt celui de choix très concrets faits par des acteurs en fonction d'une configuration mêlant idées politiques, convictions morales, origines sociales, réseaux politiques et amicaux dans des contextes émotionnels souvent paroxystiques, Marisa Linton échoue finalement à réellement expliquer les raisons de ces choix. Finalement et une nouvelle fois, est-t-on tenté de dire. En 1998, Patrice Higonnet s'était déjà heurté aux mêmes apories : tentant déjà d'expliquer la « schizophrénie » conduisant les « jacobins » à mêler les intérêts privés et les intérêts publics, il avait, dans une étude très subtile, montré combien la « Terreur » était l'aboutissement de cette tension contraire, pointant du doigt la dimension émotive et sentimentale de la culture politique et l'héritage illibéral de la « monarchie absolue ». [3] Et comme il y a seize ans dans le livre d'Higonnet, peut-être y-a-t-il ici un problème d'échelle. La difficulté à saisir les contradictions profondes des hommes face aux événements révolutionnaires autrement qu'en les suivant de très près s'avère peut-être tout simplement insurmontable : autant Marisa Linton convainc son lecteur lorsqu'elle écrit à hauteur d'homme et s'attarde véritablement sur les trajectoires qu'elle reconstitue (toujours finement), l'éventail des possibilités s'offrant, dans des contextes précis, à des hommes pressés d'agir, autant le livre perd en force de conviction lorsqu'il passe à la vitesse supérieure et qu'il élargit la focale, beaucoup trop pour ne pas perdre la chair des acteurs en cours de route et, imperceptiblement, glisser sur leur complexité. Conduit à très grande vitesse, à travers des chapitres denses et courts, ce livre donne parfois le sentiment de ne pas suffisamment s'attarder sur des moments importants et précis, comme la révélation de la corruption

de Mirabeau, les agissements secrets de Louis XVI, les liens globaux entre le monde politique et le monde financier ainsi que l'affaire de la liquidation de la Compagnie des Indes, deux sujets il est vrai encore mal connus.[4] Sans doute elle-même prisonnière de contraintes éditoriales, Marisa Linton donne parfois le sentiment d'englober des réalités très différentes et de réifier des processus peut-être plus complexes. Ainsi, l'homogénéisation des « jacobins », auxquels est prêtée une « idéologie » commune, minimise la réalité des oppositions idéologiques et politiques internes à cette nébuleuse très hétéroclite. Une autre question de méthode émerge, qui révèle peut-être une vision finalement assez désabusée (et on la comprend) de la sincérité et de l'authenticité politiques, ce qui rapproche d'ailleurs parfois le point de vue de celui d'un Jean-Clément Martin sur le poids des jeux politiques[5] : focalisée sur les usages et instrumentalisation politiques de la « vertu », l'étude finit par faire oublier qu'avant d'être un élément de langage et de cynisme, la vertu était une urgence bien réelle à la fin du XVIIIe siècle, tant les milieux politiques et les relations sociales se fondaient sur l'inégalité, l'opacité et la corruption quotidiennes. Dans un même ordre d'idées, le fait d'insister sur les pratiques politiciennes sans assez relier celles-ci aux nombreuses politiques effectives de régénération, conduit à une vision moins nuancée que celle affichée en introduction. Si l'on excepte les cas flagrants de corruption, pris dans les rets de l'exercice du pouvoir, contraints d'agir sous pression, à la fois lestés par un passé de compromissions alors acceptées et par des luttes politiques très fortes, bien des hommes de la période révolutionnaire durent faire des choix pragmatiques et assumer leurs propres contradictions dans un esprit de service du public et d'intérêt de l'Etat prêtant consciemment le flan aux attaques sans merci de leurs adversaires. C'est le cas de Robespierre, tentant, dans un grand écart conscient, de marier la vertu et une nouvelle raison d'Etat, fondée sur l'intérêt public. Malgré son caractère dérogatoire au droit commun, en dépit de sa grande sévérité, la justice révolutionnaire n'en fut ainsi pas moins réellement mise au service de la vertu, celle de la stricte application du droit, ce qui était évidemment davantage qu'une rhétorique ou qu'une manipulation. Par ailleurs, le choix, compréhensible d'un point de vue pragmatique, de se limiter aux grands leaders parisiens, sous prétexte qu'ils n'ont pas été étudiés depuis longtemps, surprend un peu (de nombreuses études récentes existent, notamment en français, il est vrai dispersées et pas nécessairement publiées sous forme de biographies) et surtout limite forcément la portée et les nuances d'une étude sur la vertu, qui fut pratiquée comme injonction et nouvelle éthique par de nombreux Français moins connus. Quant à la « Terreur », même si Marisa Linton prend soin de différencier ses différentes formes, distinguant la « terreur politique » des autres, elle demeure malgré tout postulée comme une réalité, l'auteur ne discutant pas ou peu des travaux qui insistent sur son invention à l'été 1794 (je pense tout particulièrement à Françoise Brunel et Jean-Clément Martin).[6] Ce point de vue finalement assez classique et parfois un peu fataliste (p. 12, on peut lire que la terreur serait au cœur du projet révolutionnaire) se traduit d'ailleurs dans la périodisation, le livre faisant de Thermidor an II une rupture essentielle, même si Marisa Linton précise à juste titre que la guerre civile ne cesse pas après 1794. Reformulé, adapté à un nouveau contexte, le langage de la vertu ne s'évanouit pourtant pas sous la Convention thermidorienne ni le Directoire : si le mot s'efface, la chose demeure, tant la question de la morale demeure une question centrale dans la poursuite de l'invention républicaine et la stabilisation révolutionnaire, tout particulièrement parce que cette époque est marquée par la résurgence de méthodes politiques opaques, qui profitent de la légende noire de la transparence et de la vertu pour se réinstaller, différemment, et permettre aux groupes démocratiques de survivre.[7] Il va de soi que toutes ces réflexions auront été provoquées par la proposition stimulante de Marisa Linton qui montre à quel point il fut difficile pour tous ceux qui vinrent aux affaires après 1789, de devenir autre chose que des hommes d'Ancien Régime.

## Notes

[1] Timothy Tackett, *Par la volonté du peuple. Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires* (Paris : Albin Michel, 1997).

[2] Marisa Linton, *The Politics of Virtue in Enlightenment France* (Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2001) and « Fatal Friendships : the Politics of Jacobin Friendship », *French Historical Studies* 31 (2008): 51-76.

[3] Patrice Higonnet, *Goodness beyond Virtue: Jacobins during the French Revolution* (Cambridge, Mass. et Londres : Harvard University Press, 1998).

[4] Signalons la thèse en cours d'Elizabeth Cross (Harvard University) sur la Compagnie des Indes.

[5] Point de vue particulièrement appuyé dans sa *Nouvelle Histoire de la Révolution française* (Paris : Perrin, 2012).

[6] Françoise Brunel, *1794. Thermidor. La chute de Robespierre* (Bruxelles : Complexe, 1989); et Jean-Clément Martin, *La Terreur. Part maudite de la Révolution* (Paris : Gallimard, 2010).

[7] Bernard Gainot et Pierre Serna, dir., *Secret et République* (Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004).

Guillaume Mazeau  
IHRF/IHMC, Université Paris 1/Panthéon-Sorbonne  
[mazeau.guillaume@free.fr](mailto:mazeau.guillaume@free.fr)

Copyright © 2014 by H-France, all rights reserved. H-France permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. H-France reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Forum* nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

*H-France Forum*  
Volume 9, Issue 4 (Fall 2014), No. 3